

« LES POÈTES DU XIX^E SIÈCLE » : VIES PARALLÈLES DE PETŐFI ET DE SES CONTEMPORAINS¹

TIVADAR PALÁGYI

Maître de conférence à l'Université ELTE,
département de langue et littérature française
tivadarp@hotmail.com

Le présent article propose de comparer Sándor Petőfi, figure de la révolution hongroise de 1848, avec quelques autres poètes romantiques d'Europe centrale et orientale au XIX^e siècle comme le roumain Mihail Eminescu, le polonais Mickiewicz ou encore Pouchkine. Le parallèle, de type analytique, aborde tour à tour les origines familiales (parfois étrangères), le cursus d'enseignement suivi (souvent interrompu), un épisode militaire au caractère généralement ambivalent, et enfin la complexité de l'engagement national.

Mots-clés: poètes, romantisme, 1848, Europe centrale

Introduction

En étudiant la vie et l'oeuvre de quelques poètes emblématiques des pays d'Europe centrale et orientale au XIX^e siècle, nous trouvons beaucoup de similitudes dans leur vie personnelle et dans leurs sujets de prédilection. Le XIX^e siècle est le moment de la formation des nations européennes. On a dit que le Hongrois Petőfi et le Roumain Eminescu ont transformé leurs peuples respectifs en nations². Si l'idée du poète considéré comme leader national est apparue en Angleterre et en Allemagne, c'est néanmoins dans des pays situés plus à l'est du continent européen qu'elle fut vraiment prise au sérieux. Parallèlement à Mickiewicz, en Pologne, et à Pouchkine, en Russie, Petőfi a joué ce rôle en Hongrie, puis, quelques décennies plus tard, Eminescu en Roumanie et Botev en Bulgarie ont eux aussi joui de cette aura de prophète national.

À certains moments de l'histoire, le parallèle entre les poètes nationaux des pays d'Europe centrale et orientale a été étudié avec enthousiasme : ainsi, dans les années du réalisme socialiste en Hongrie, une intéressante fresque décorait-elle la salle du cinéma "Pouchkine" de Budapest. Représentant l'amitié purement imaginaire entre Petőfi et Pouchkine, elle a été réalisée en 1951 pour des raisons idéologiques, visant à illustrer et renforcer l'amitié soviéto-hongroise, dans le contexte historique des relations forcément très amicales entre les deux pays dans l'immédiat après-guerre.

En prenant pour point de départ la vie et l'oeuvre de Petőfi, nous présenterons dans ce qui suit quelques parallélismes avec d'autres poètes d'Europe centrale et orientale afin de déceler des similitudes idéologiques et poétiques chez ces représentants des nations au moment de leur (re)formation³.

Les origines

Petőfi est né en 1823 dans la Grande plaine hongroise (*Alföld*), dans la ville de Kiskőrös qui abritait à l'époque une forte population slovaque. Plus tard, Petőfi s'est plu à indiquer comme lieu de naissance une ville bien plus magyare, celle de Kiskunfélegyháza, où la famille du poète s'est installée un an après sa naissance⁴. Du reste, si le père, István Petrovics, était effectivement d'origine slovaque, il se considérait comme hongrois et parlait bien cette langue, alors que la mère, nommée Mária Hruz, originaire des régions slovaques de la Haute Hongrie, parlait avec l'accent de sa région d'origine. On sait que le poète a changé son nom en Petőfi, qui est la traduction hongroise du nom slave Petrovics (fils de Pierre). L'identité nationale du poète a fait couler beaucoup d'encre : la question épineuse de la primauté de Petőfi ou de János Arany dans le panthéon poétique national reste ouverte après un siècle et demi de débat. Les partisans d'Arany ont notamment fait valoir que Petőfi, par son comportement, son héroïsme criard, témoigne en réalité de ses racines slaves, face à la magyarité plus discrète mais bien plus naturelle et authentique d'Arany⁵.

Le parallélisme le plus flagrant est fourni par la vie du poète roumain Eminescu, qui a lui aussi changé son nom, en l'occurrence d'Eminovici en Eminescu, sur les conseils de son éditeur à Budapest, Iosif Vulcan, qui trouvait que le nom Eminovici n'avait pas une consonance suffisamment roumaine. La famille du père d'Eminescu provenait probablement de la contrée multinationale du Banat, tandis que la famille de sa mère avait entre autres des origines russes.

Ici, on devra aussi rappeler les origines exotiques de Pouchkine, à savoir son grand-père d'origine africaine, dont le poète a écrit la biographie romancée⁶. Le contemporain, et émule de Pouchkine, Lermontov avait lui aussi des origines étrangères : son nom de famille proviendrait de la famille écossaise des Learmont.

Quant au poète national polonais, Adam Mickiewicz, il a été suggéré que sa mère (née Majewska) avait des origines juives : cette thèse est basée, entre autres, sur le fait que le poète est mort à Constantinople tandis qu'il mettait sur pied une légion polonaise et une légion juive devant lutter contre la Russie lors de la guerre de Crimée⁷.

Parmi de nombreux autres exemples, il nous suffira de mentionner aussi le grand poète slovaque de la seconde moitié du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, Pavol Országh-Hviezdoslav qui, comme son nom l'indique, avait du côté de son père des ancêtres hongrois (il fut, entre autres, traducteur de Petőfi).

La scolarité

Petőfi a fréquenté de nombreuses écoles enseignant en hongrois, en allemand et en latin, qui toutes lui ont proposé un enseignement religieux dans la confession luthérienne. Après les classes élémentaires (hongroises), le poète a été inscrit au lycée luthérien germanophone de Pest afin d'améliorer ses connaissances en allemand. Notons que le poète romantique de langue allemande, Nikolaus Lenau, a fréquenté ce même lycée, quinze ans avant Petőfi. Sans doute à cause de ses mauvais résultats, Petőfi a été transféré au Lycée piariste (catholique) de Pest, où l'enseignement se faisait en latin et où son professeur de religion (luthérienne) était l'une des figures marquantes du mouvement national slovaque, Ján Kollár. Dans l'établissement suivant, à Selmecebánya (Banská Štiavnica), la langue d'enseignement était principalement le latin, également, mais le hongrois, l'allemand et le slovaque y étaient aussi employés. Pour preuve de l'ambiance multi-ethnique et plurilingue qui régnait, évoquons cet épisode de la vie de Petőfi, au cours duquel son professeur d'histoire aux vues panslavistes, le Slovaque convaincu Daniel Lichard, sans doute mécontent du penchant magyarophile de son élève en dépit de ses origines slovaques, a recalé le futur poète national en histoire hongroise, qu'il enseignait en latin. À l'âge de 16 ans, Petőfi cessa de fréquenter l'école pour commencer une carrière dans l'armée tout en s'intéressant au théâtre. L'allemand appris à Pest et à Selmecebánya lui permit également de gagner un peu d'argent grâce à des traductions.

Dans ce domaine aussi, les parallèles sont nombreux entre Petőfi et ses confrères. Mihai Eminescu a fréquenté l'*Obergymnasium* germanophone de Czernowitz où son professeur, Aron Pumnul, lui a inculqué l'amour pour la langue et les lettres roumaines. Ayant des résultats médiocres et davantage attiré par le monde du théâtre, Eminescu n'a pas terminé le cursus de cette école, mais, à l'instar de Petőfi, sa connaissance de l'allemand lui a permis de gagner de l'argent en traduisant. Nous pouvons aussi citer le cas de Lermontov qui, à l'âge de dix-huit ans, dut interrompre ses études à l'Université de Moscou dont il venait d'être renvoyé. Le chantre et combattant de la libération nationale du peuple bulgare, Hristo Botev, fut lui aussi exclu en 1863 d'un lycée d'Odessa qu'il fréquentait grâce à une bourse accordée par la Société Bulgare de la ville. Ajoutons aussi que c'est pendant ses années à Odessa que Botev a fait la connaissance de nombreux exilés polonais dont les vues démocratiques et révolutionnaires anti-russes allaient lui inspirer ses propres convictions anti-ottomanes, et par conséquent pro-russes, et cela par une ruse de la raison au sens hégélien du terme. Mais le parcours scolaire du poète et savant slovaque Šafárik est encore plus proche de celui de Petőfi. Grâce à ses études scolaires accomplis dans différentes villes de l'actuelle Slovaquie, il a pu parfaire ou apprendre, outre sa langue maternelle (le slovaque), le hongrois, l'allemand, le latin et plusieurs langues slaves⁸.

Le journalisme

Un autre trait commun entre plusieurs poètes nationaux de l'époque était leur activité de rédacteurs dans la presse. Nous savons que le premier travail régulièrement rémunéré de Petőfi était son emploi en tant qu'adjoint au réacteur du magazine *Pesti Divatlap*. Eminescu a également travaillé comme rédacteur, au journal *Timpul* à Bucharest. Mickiewicz a même été l'éditeur de la *Tribune des Peuples* qui, le 22 avril 1848, a exprimé son soutien à la cause de la révolution hongroise. Pouchkine, quant à lui, a réalisé son rêve d'éditer un journal à partir de 1836, mais la publication du *Sovremennik* a cessé avec la mort du poète. Hristo Botev a également été le rédacteur de plusieurs journaux de l'émigration bulgare en Roumanie.

L'armée

Non contents de lutter par la plume, les poètes nationaux ont également pris les armes, quand les circonstances le permettaient ou l'exigeaient. Dès l'âge de seize ans (en 1838), Petőfi avait rejoint l'armée autrichienne afin d'assurer son autonomie financière. Cependant, la dureté physique de la vie militaire ainsi que l'absence d'occupations intellectuelles lui rendaient sa situation insupportable. Après un an et demi, il fut déclaré inapte au service et démobilisé pour cause de maladie. Quelques années plus tard, lors de la révolution hongroise de 1848-49, il allait réintégrer les rangs militaires, mais cette fois-ci dans le cadre de l'armée hongroise insurgée. Notons que son insubordination et son irrespect de la discipline militaire provoquèrent de fréquents heurts avec la hiérarchie, y compris jusqu'au ministre de la défense. Déjà célèbre en tant que héros de la révolution de 1848, le poète fut dégradé à deux reprises. C'est le général polonais Bem, chef des forces hongroises en Transylvanie, qui le prit à ses côtés en devenant pour lui une sorte de père spirituel. Petőfi a consacré au vaillant général quelques vers emplis d'admiration dans lequel il témoigne de son respect filial : *Oh Bem, vitéz vezérem,/ Dicső tábornokom!/ Lelked nagyságát könnyes/ Szemekkel bámulom. (Négy nap dörgött az ágyú...)*⁹ Petőfi a perdu la vie pendant ou peu après la bataille de Segesvár, le 31 juillet 1849. Notons que les cosaques de l'armée russe qui dispersèrent les unités hungaro-polonaises appartenaient précisément au 3^e régiment de lanciers ukrainiens.

Plusieurs autres poètes ont également fait l'expérience de la vie militaire. Lermontov semble avoir connu les mêmes difficultés que Petőfi au cours de ses deux « malheureuses » années d'école militaire au cours desquelles il lui fut interdit de lire des livres au contenu purement littéraire. À l'instar de Petőfi, Lermontov avait aussi un caractère difficile, souvent querelleur. C'est au cours d'un duel

qu'il avait lui-même provoqué qu'il a été tué par un camarade de régiment. Quant à Mickiewicz, s'il ne franchit pas la frontière russo-prussienne afin de participer à l'insurrection polonaise de 1830, il allait, par la suite, tenter de réparer cette omission en mettant sur pied une légion polonaise et une légion juive afin de lutter contre les Russes aux côtés des Ottomans lors de la guerre de Crimée. Mais nous avons vu qu'une mort prématurée a interrompu son entreprise. Quant au poète et peintre national ukrainien, Taras Chevtchenko, son service militaire, qui a duré huit longues années, fut l'équivalent de véritables travaux forcés, si l'on considère en particulier qu'il lui fut formellement interdit d'écrire et de peindre.

Si nous insistons sur l'armée et les années de service militaire, c'est parce que le XIX^e siècle est justement l'époque où commencèrent à se former dans la région les nations de type moderne. À l'époque de Petőfi, l'appartenance à un État n'avait bien évidemment pas encore le caractère exclusif qu'elle allait prendre au cours du XX^e siècle. La plupart des frontières n'étaient pas gardées par des postes de douane, ni délimitées par des fils de fer barbelés, les contrôles s'effectuaient à l'entrée des villes ou d'un village à l'autre, et beaucoup moins au moment de l'entrée à proprement parler sur le territoire d'un État voisin. On remarque aussi une certaine souplesse dans l'allégeance nationale des militaires. Si l'on considère le parcours du général polonais, Józef Bem, héros national célébré en Hongrie, on observe qu'il participa d'abord à la campagne de Napoléon contre la Russie au sein des rangs polonais, qu'il devint ensuite officier dans l'armée tsariste, avant de reprendre les armes contre la Russie pendant l'insurrection polonaise de 1830. En 1849, on le retrouve à la tête d'une légion polonaise en Hongrie, combattant les Autrichiens et les Russes. Après l'écrasement de la révolution, en 1849, il a trouvé refuge dans l'Empire ottoman, à l'instar de nombreux autres officiers polonais et hongrois, ainsi que de certains leaders politiques de l'insurrection hongroise comme Lajos Kossuth. Afin de conserver son grade et ses fonctions d'officier, Bem s'est converti à l'islam et a terminé ses jours sous le nom de Murat Pacha, avec le rang de gouverneur militaire d'Alep en Syrie, non sans avoir protégé les chrétiens d'Alep contre une insurrection bédouine musulmane en 1850¹⁰.

Le destin de Petőfi témoigne aussi de cette complexité. En effet, s'il a, dans un premier temps, été considéré comme le leader incontesté de la révolution du 15 mars 1848 à Pest, sa popularité a rapidement décliné en raison de ses vues républicaines, jugées trop radicales. Par exemple, dès le début du mouvement révolutionnaire, le poète insistait pour que l'on rappelât en Hongrie – afin de les enrôler dans l'armée nationale – les soldats d'origine hongroise stationnés dans l'armée autrichienne en Galicie. Le gouvernement hongrois, plus réaliste, renonça à cette idée. Les vues anti-habsbourgeoises et anti-monarchiques de Petőfi étaient considérées par les adversaires politiques du poète comme une preuve de son panslavisme et de sa russophilie. Vaincu aux élections dans la circonscription

dont il était originaire, Petőfi fut très touché par sa défaite : il envisagea même de provoquer en duel son rival victorieux¹¹. Le patriotisme à la Petőfi impliquait un républicanisme hostile aux rois et aux empereurs en place, naturellement considérés comme les garants de l'ordre public : la révolution menaçait aussi bien la position de l'Eglise que celles de la classe nobiliaire qui était pourtant à la tête de cette même révolution nationale en Hongrie.

En Pologne par exemple, le poète Krasiński, membre de la grande triade romantique avec Mickiewicz et Słowacki, rejetait, en raison de ses origines familiales aristocratiques, les changements radicaux et envisageait la solution du problème polonais dans le cadre de l'Empire russe. De la même manière, la situation des Habsbourg n'était pas appréhendée de manière unanime en Hongrie. C'est seulement au XXe siècle que le passé allait être interprété à la lumière des États nationaux qui devinrent, dès lors, les seules formes naturelles de l'existence nationale. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles le radicalisme de Petőfi a finalement fait de lui le héros principal de l'histoire nationale, à l'égal de Kossuth que l'on a placé plus haut que Széchenyi, qui était davantage prêt au compromis avec les Habsbourg.

Du reste, les deux approches pouvaient coexister au sein d'une même famille. L'écrivain polonais, Teodor Tomasz Jeż (1824-1914), ayant lui-même participé à la lutte armée hongroise de 1848-49, a mis en scène ce phénomène dans un roman publié en 1889 intitulé *Ci i tamci* (*Ceux-ci et ceux-là*). Le livre est proche, par son sujet, du roman de Jókai, *Les trois fils de Cœur-de-Pierre*. On y retrouve un magnat hongrois, Barkonyay, qui impose à l'un de ses fils de s'enrôler dans l'armée hongroise insurrectionnelle, tandis que les deux autres servent, l'un dans l'armée, l'autre dans la diplomatie autrichiennes, afin que la famille demeure en sécurité quelle que soit l'issue du conflit austro-hongrois¹².

La vie familiale

La vie familiale de plusieurs poètes de cette époque peut aussi se prêter à une comparaison. Petőfi excelle à décrire dans sa poésie le bonheur conjugal (par exemple dans *Reszket a bokor, mert...* [*Le buisson tremble*]). Dans l'un de ses poèmes les plus célèbres (*Szeptember végén...* [*À la fin de septembre*]), au bonheur conjugal se mêlent aussi le pressentiment de la mort et de l'infidélité de la jeune veuve. Le comportement de la veuve de Petőfi, qui s'est promptement remariée, a suscité la désapprobation de beaucoup de proches, y compris d'Arany. Celui-ci n'a pourtant jamais publié le poème (*A honvéd özvegye* [*La veuve du soldat*]) dans lequel il reproche indirectement à Júlia Szendrey d'avoir si vite oublié le poète disparu. Le comportement de la veuve de Petőfi peut être comparé à celui de l'épouse de Pouchkine. Si l'on a reproché à Júlia Szendrey d'avoir, en quelque sorte, provo-

qué la mort et donc la gloire de son époux en l'incitant à aller au combat, on a de la même manière reproché à la veuve de Pouchkine d'avoir provoqué le duel fatal par sa conduite éhontée face au séducteur, Georges-Charles d'Anthès. Notons aussi que les vers de Pouchkine, dans *Onéguine*, où il décrit le deuil de courte durée de la jeune Olga après la mort de son fiancé, rappellent le comportement de la veuve de Petőfi¹³. On est frappé, d'un autre côté, par le pressentiment qu'a Petőfi de sa propre mort. Dans son poème *Egy gondolat bánt engemet [Une seule pensée me tracasse]*, il exprime son désir de ne pas mourir dans son lit, mais au combat, au beau milieu du fracas des armes et des cris de guerre. À l'opposé de Petőfi, le poète roumain, Eminescu, dans l'un de ses plus beaux poèmes (*Mai am un singur dor [Je n'ai plus qu'un désir]*), souhaite mourir entouré d'une nature silencieuse : *Mai am un singur dor/ În liniștea serii/ Să mă lăsați să mor/ la marginea mării*¹⁴. Dans le *Testament* (Заповіт) de Chevtchenko également, on trouve l'idée d'une mort calme et d'un « tombeau solitaire dans la grande steppe de la douce Ukraine » (Як умру, то поховайте/ Мене на могилі/ Серед степу широкого/ На Україні милій), quitte à ressusciter plus tard, les armes à la main, pour libérer son peuple le moment venu. Notons que nous trouvons aussi chez Petőfi l'idée d'une mort au sein de la nature : dans son poème *Alföld [La Plaine]* de 1844, il souhaite que sa région natale, la Grande plaine hongroise, soit aussi son tombeau. À l'instar de Petőfi, Pouchkine a aussi eu comme un pressentiment de sa propre mort, quand il décrit le décès du jeune poète Lenski, tué dans un duel par Onéguine : Его уж нет. Младой певец/ Нашел безвременный конец. (Онегин, 6, XXI)¹⁵.

Le langage populaire

Ce ne sont pas seulement les thèmes d'inspiration qui rapprochent tous ces poètes, mais aussi leur style. Petőfi, dans la littérature hongroise, a été le premier à élever le langage parlé au rang de la poésie, conformément au programme annoncé par Victor Hugo¹⁶, et pratiqué par Byron, Heine ou Pouchkine. Dans la littérature polonaise, Mickiewicz s'est aussi efforcé d'user d'un langage compréhensible par les masses¹⁷. Plus tard, Eminescu a aussi été le premier à écrire en roumain des poèmes de facture classique avec un vocabulaire populaire nourri des éléments de la poésie du peuple¹⁸. Chevtchenko, à son tour, est considéré comme le fondateur de la poésie ukrainienne destinée aux couches populaires. Evidemment, la question de la poésie de style populaire est sujette à débats. Ainsi, le critique hongrois, Antal Szerb, a révélé ce qu'il considère comme le caractère artificiel du style populaire de Petőfi qui, selon lui, n'était pas un véritable fils du peuple, non plus que son public était véritablement populaire. Cette « mascarade » serait l'une des caractéristiques de la poésie romantique¹⁹.

La lutte nationale

Même si le caractère populaire de ces poètes relève plus d'un programme poéti-co-politique que qu'une attitude naturelle, il n'en reste pas moins qu'ils ont réellement joué un rôle de premier plan au sein des luttes nationales de leur siècle. Certains motifs se retrouvent d'un poète à l'autre à cet égard, comme, par exemple, celui de la chaîne qui tient la nation dans l'asservissement et qu'il faut briser. On le retrouve aussi bien dans le poème *Nemzeti dal* [*Chant national*] de Petőfi que dans le poème *La arme* [*Aux armes*] d'Eminescu, ou dans le *Testament* de Chevtchenko. Si, dans le *Chant national*, Petőfi ne nomme pas les ennemis et se contente d'inciter son peuple à se révolter contre les usurpateurs, Eminescu, dans son poème *Aux armes*, laisse libre cours à sa haine nationaliste : les Hongrois sont appelés tantôt des *Finno-tatares aveugles et cruels* [*Fino-târtanul orb și crud*], tantôt des *Tatares à tête de chien* [*tatar cu cap de câne*]²⁰. La Bucovine se prostitue sous *les mains sales des Juifs*, tandis que la Bessarabie souffre sous les *coups de knout des Kalmouks*. Eminescu semble adhérer ici aux théories racistes de son époque, dans la mesure où il ne mentionne ni les Autrichiens en Bucovine, ni les Russes en Bessarabie, mais attribue la faute aux Juifs et aux Kalmouks, tandis que les Hongrois aussi sont évoqués sous l'appellation exotique de Tatares. Mais, dans un autre poème, il arrive aussi à Petőfi d'employer des expressions peu correctes. Lors de l'attaque des Croates (encouragée par les Autrichiens) contre l'armée révolutionnaire hongroise, Petőfi reproche aux nationalités de la Hongrie historique de s'être rangées aux côtés des usurpateurs autrichiens, au lieu de rester fidèles aux Hongrois. Il appelle à les combattre jusqu'à ce que « la dernière goutte de sang ne s'écoule de leurs coeurs mauvais²¹ ». Chez Chevtchenko, les ennemis « moscovites, tatares, polonais se battent contre les Cosaques » et « la foi est vendue aux Juifs qui ne laissent personne entrer dans les églises ». De plus, « les gréco-catholiques et les Polonais attaquent » simultanément les Ukrainiens : *Ляхи, уніяти/ Налітають*²². Quant à Mickiewicz, il mentionne les Moscovites, à savoir les soldats de l'armée du tsar, dans l'épilogue de son grand poème épique *Pan Tadeusz*, en les comparant aux serpents : *A jeśli czasem i Moskal się zjawił,/ Tyle nam tylko pamiątki zostawił,/ Że był w błyszczącym i pięknym mundurze./ Bo węża tylko znaliśmy po skórze...*²³ L'érudit slovaque, Ľudovít Štúr, qui a standardisé la langue slovaque littéraire et a pris fait et cause contre la révolution hongroise de 1848, s'est aussi exprimé en des termes semblables dans son poème, *Děvín, milý Děvín* [*La douce Devín*], où il regrette la ruine de la forteresse slave de Devín/Dévény que « la main des Allemands et des Hongrois a malmenée » : *svalila je Němců i Maďarů ruka*²⁴ !

Conclusion

Nos observations ont pu nous convaincre que la nature humaine rapproche souvent ceux qui se trouvent du côté opposé de la barricade nationale ou politique. Les poètes polonais et russes, par exemple, ou encore hongrois et roumains du XIX^e siècle ont beaucoup de traits communs, en dépit de leurs appartenances et leurs obédiences nationales différentes. Considérés comme les leaders spirituels (Mickiewicz, Chevtchenko) ou parfois même politiques (Botev, Petőfi) de leurs peuples respectifs, ils ont tous eu un destin difficile. La mort de Botev, au cours d'une insurrection armée contre les Ottomans, et celle de Petőfi lors des combats contre la coalition austro-russe, ont contribué à l'apparition d'une légende dorée autour de ces deux poètes qui incarnaient les aspirations de leurs peuples respectifs à la liberté. La mort de Mickiewicz, atteint du typhus pendant qu'il organisait les légions polonaise et juive contre la Russie, est également considérée comme l'aboutissement d'une vie de renoncements et de sacrifices de soi. L'exil de Pouchkine et de Lermontov ainsi que leur mort dans un duel correspondent parfaitement à l'image du poète romantique, victime incomprise de son époque. La vie souvent cruelle de Chevtchenko ou la maladie psychique d'Eminescu et de Lenau fournissent elles aussi l'exemple du destin tragique frappant les poètes qui se sacrifient pour la noble cause.

D'un autre côté, on assiste en Hongrie, depuis une trentaine d'années, à la résurgence du débat sur les circonstances de la mort de Petőfi. Selon une théorie qui a la vie dure, le poète aurait survécu à la bataille de Segesvár et aurait été emmené en captivité jusqu'en Sibérie, où il aurait vécu quelques années tout en continuant à écrire des poèmes en russe²⁵. À côté des analyses génétiques effectuées sur les ossements rapatriés de Sibérie du présumé « Petőfi de Bargouzine », mentionnons un recueil, publié par l'écrivain Ákos Szilágyi, des poèmes du soi-disant post-Petőfi sibérien. Ce jeu littéraire postmoderne est en même temps un pamphlet politique visant à ridiculiser le nationalisme hongrois actuel²⁶. Les enjeux de ce débat ne sont pas tout à fait clairs. On peut en effet supposer que les partisans du Petőfi sibérien agissent par amour pour le poète dont ils aimeraient connaître la vie dans ses moindres détails, y compris les œuvres posthumes, fussent-elles en russe. D'un autre côté, les adversaires de ces recherches sibériennes considèrent comme sacrilège toute activité visant à revisiter la légende dorée du poète. Selon eux, il ne faut sous aucun prétexte remuer les cendres du mort. Comme partout dans le monde, en Hongrie aussi, on soigne la mémoire de ceux qui se sont sacrifiés pour la patrie, du roi Louis, mort dans la bataille de Mohács en 1526, jusqu'à Imre Nagy, exécuté en 1958, en passant par les treize généraux martyrs de 1849. En tombant dans la bataille de Segesvár, Petőfi a rejoint leurs rangs. D'autre part, le leader le plus radical de la révolution de 1848, Lajos Kossuth, a quant à lui trouvé refuge en Turquie puis en Italie et n'est jamais retourné en Hongrie

jusqu'à sa mort survenue à Turin en 1894. Pourtant, il est resté l'homme politique hongrois le plus connu et le plus célébré de tout le XIX^e siècle. La question reste donc ouverte : la gloire de Petőfi pourrait-elle rester intacte, s'il s'avérait que le poète a eu une seconde vie, moins héroïque que la version jusqu'ici tenue pour officielle ?

Notes

- 1 *A XIX. század költői (Les poètes du 19^e siècle)* est un poème programmatique de Petőfi, dans lequel il esquisse sa vision d'un monde meilleur qui sera le fruit du combat livré par les poètes.
- 2 Gáldi László, « Petőfi and Eminescu », *The American and East European Review*, 7/2, 1948, p. 171
- 3 Un exemple de comparaison poético-historique entre deux auteurs romantiques, le Slovaque Šafárik et le Polonais Miczkiewicz, est dans l'article de Peter Káša : « Paralely a podobnosti v ranej tvorbe Pavla Jozefa Šafárika a Adama Miczkiewicza », *Acta Musei nationalis Pragae, Series C – Historia Litterarum*, vol. 58/2013, no. 1–2, p. 20–25
- 4 Sur les débats concernant le lieu de naissance du poète, voir sa biographie : Fekete Sándor, *Petőfi Sándor életrajza I*, Budapest, 1973, p. 22-35
- 5 « *S ha Petőfit nem is éreztük olyannak, akitől magyarságot lehet tanulni* » [Et même si l'on ne peut pas considérer Petőfi comme un modèle de magyarité] (Németh László, *Kisebbségben* (1939), cité dans Németh László, *Sorskérdések*, Budapest, Magvető, 1989, p. 423)
- 6 Арап Петра Великого, 1837.
- 7 Czesław Miłosz, *Istoria literaturii polone*, Oradea, Ratio et Revelatio, 2017, p. 264
- 8 Voir Káša, « Paralely », p. 20
- 9 « Oh Bem, mon vaillant chef de guerre, général glorieux, je contemple la grandeur de ton âme les larmes aux yeux » (*Les canons tonnèrent durant quatre jours*)
- 10 Sur cet épisode, voir Hóvári János, « Magyar honvédtábornokok az oszmán haderőben », *Magyar Tudomány*, 2013/9, p. 1046–1055
- 11 Voir ces détails de la biographie sur <http://magyar-irodalom.elte.hu/sulinet/igyjo/setup/portrek/petofi/petofi.htm>. (site consulté le 30 juin 2018).
- 12 Pour une analyse de ce roman, voir Kovács István, « Zigmunt Milkowski visszaemlékezésének és regényeinek valóságtartalma », *Aetas* 2007/2, pp. 114-120. Consultez le 30 juin 2018 sur le site http://acta.bibl.u-szeged.hu/49906/1/aetas_2017_002_114-102.pdf.
- 13 Мой бедный Ленский! изнывая/ Не долго плакала она/ Увы! невеста молодая/ Своей печали неверна. (Онегин, 7, VIII, IX, X). Pauvre Lensky ! elle n'a pas pleuré longtemps, ta jeune fiancée ! elle ne resta pas longtemps fidèle à son amour ! (trad. E. Bécsau)
- 14 Je n'ai plus qu'un désir / Le soir, quand tout s'apaise / Que l'on me laisse mourir / Au bord d'une falaise.
- 15 Il n'est plus ! Le jeune poète est mort avant le temps ! (trad. E. Bécsau)
- 16 Voir le poème de V. Hugo *Réponse à un acte d'accusation*, écrit en 1834.
- 17 Miłosz, *Istoria literaturii polone*, p. 245-6
- 18 Gáldi László, *op. cit.*, p. 171
- 19 Szerb Antal, *Magyar irodalomtörténet*, 2^e éd., Révai, Budapest, 1935, p. 352
- 20 Il est intéressant de noter que Petőfi use de cette même expression : *kutyafejű tatár*, dans son épopée populaire *János Vitéz [Jean le Preux]*, VIII, 5.
- 21 *Ne légyen béke, míg rossz szívetekből/ A vér utósó cseppje nem csorog... (Élet vagy halál)*

- 22 (*La Nuit de Taras [Тарасова ніч]*): Як москалі, орда, ляхи/ Бились з козаками/.../ Запродана жидам віра./ В церкву не пускають! Voir le texte ukrainien sur <http://litopys.org.ua/shevchenko/shev108.htm> et la traduction en russe dans Т. Чевченко, Кобзарь, Saint-Pétersbourg, 1876
- 23 « Et si parfois un soldat moscovite est apparu, tout ce que l'on a retenu de lui, c'est qu'il était vêtu d'un bel uniforme brillant. En effet, on reconnaît le serpent à sa peau. » Sur ces vers qui ne figurent pas dans la plupart des éditions de *Pan Tadeusz*, voir l'analyse de Cséby Géza, « Az európai romantika nagy alakja: Adam Mickiewicz », *Monitor* VI/4, 1998, p. 5–6. Consulté le 20 juin 2018 sur <http://www.csebygeza.hu/esszek/mickiewicz.pdf>
- 24 C'est ici à Devín/Dévény que le poète et leader national Ludovít Štúr a commencé son combat pour l'émancipation du peuple slovaque. Ce poème peut être lu sur https://zlatyfond.sme.sk/dielo/37/Stur_Basne/3, consulté le 30 juin 2018. Notons que la ville de Dévény a aussi inspiré le poète hongrois Endre Ady dans son poème *Góg és Magóg fia vagyok én* [*Je suis le fils de Gog et de Magog*], dans lequel Dévény signifie la porte occidentale de la Hongrie par où entrent les pensées nouvelles.
- 25 Le site officiel du Ministère de la Justice de la Fédération de Russie (<http://to75.minjust.ru/node/4144>, consulté le 30 juin 2018) parle de la présence de Petőfi en Sibérie comme d'un fait avéré.
- 26 Voir le site <http://www.litera.hu/hirek/szilagy-i-akos-posztpetofi-sandor-sziberiai-borbelyi>, consulté le 30 juin 2018.